

## Sous

Bien sûr que ce livre ne sera qu'une préface, oui, bien sûr, même s'il s'efforcera de montrer que rien n'est sûr, bien sûr, bien sûr qu'il ne sera qu'une préface, fatalement il ne sera que cela, qu'une préface, qu'une préface à ce livre. Comment faire autrement ? Comment aller plus loin ? Y a-t-il un écrit, quel qu'il soit, qui dérisoirement ne soit pas que sa propre préface ? *L'en-soi* tremble sa réalité derrière un seuil infranchissable. Tout n'est que prémisse. Même l'achèvement.

\*

J'ai pensé, débutant ce livre, qu'y appliquer le concept de *début* serait une erreur, que ce concept s'échapperait aussitôt dans une origine qu'il voudra toujours un peu plus originelle, insupportablement. Alors j'ai pensé y appliquer, dès maintenant et à chaque instant de son parcours, le concept de *fin*, pour clore sa cohérence et que rien ne puisse s'échapper, pour qu'enfin je puisse parvenir, dans ce livre, à mes fins. Mais cela aussi, après réflexion, serait une erreur, car le concept de *fin* s'échapperait aussitôt dans un au-delà qu'il voudra toujours un peu plus au-delà, insupportablement. Alors je me suis finalement – *mais dans une finalité sans finalité, dans une espèce d'implosion de ce « finalement »* – résolu – *mais dans une résolution sans résolution, dans une espèce d'explosion de l'équation* – à y appliquer, dès maintenant et à chaque instant de son existence, le concept d'*avant-début*, sous la forme du mot

*préface*, pour que rien en lui ne puisse exister réellement et par là même s'échapper, pour qu'enfin je puisse parvenir, dans ce livre, à une écriture aussi pure qu'un désir d'écriture.

Et puis, ayant posé cela, « *je pense plus longtemps peut-être éperdument*<sup>1</sup> » à ces échappées dans une origine toujours un peu plus originelle et à ces échappées dans un au-delà toujours un peu plus au-delà, et m'aperçois que c'est en vérité leur absence qui me sera le plus insupportable...

\*

J'entends la musique de la pluie sur la ville, et c'est comme le résumé de cette forme de spiritualité qu'est la mélancolie, et je relis cette phrase, et c'est comme le résumé de ce livre-fantôme que j'entraperçois, et j'écoute la musique de la pluie sur la ville...

\*

Le monde est un chef-d'œuvre, mais mon regard sur le monde est une croûte – *faudrait-il en chercher la plaie ?* –, et l'ennui fiévreux que cette croûte suscite en moi, de plus, la fait fondre en tristes coulées. Alors je me suis dit que c'était peut-être justement là, dans ces tristes coulées, ces larmes déconstructrices, que gisait la seule chance de beauté de cette croûte ; et j'ai alors débuté l'écriture de ce livre...

\*

Je veux dédier ce livre à chacun des livres qu'à la fin de ma vie je n'aurai pas eu le temps de lire, je veux le leur dédier car ce qui filtre de cette incommensurable frustration fera le cœur, du moins les palpitations, de ce livre.

---

1. *Mes bouquins refermés*, Stéphane Mallarmé.

\*

Débuter un livre c'est projeter de construire une tour, mais en commençant par le haut,

et puis débuter un livre c'est aussi projeter de construire une cohérence à cette idée incohérente, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent, mais en commençant par projeter de construire une cohérence à ce projet incohérent...

\*

Le sens de cette phrase déborde le sens de cette phrase. Mais le sens de cet aphorisme peine à remplir le sens de cet aphorisme.

Et le non-sens de ce livre débordera sans doute le non-sens de ce livre...

\*

Contempler, dérisoirement, entre les fragments de ce début de livre, les petites étoiles stylisées qui poinçonnent le vide, et me regarder en train de dérisoirement les contempler, et m'observer en train de me regarder en train de dérisoirement les contempler, et m'examiner en train de m'observer en train de me regarder en train de dérisoirement les contempler, et m'étirer ainsi dans le soir et dans le *soi*, ou dans le soir mais hors du *soi*, je ne sais pas trop, et ainsi me fissurer, et ainsi me fragmenter, et contempler alors, entre mes fragments, ma désespérante absence d'étoiles personnelles, même petites, même stylisées...

...nuit noire...

...et  
réaliser alors à quel point mon besoin de poursuivre ce livre, d'en multiplier les fragments, est en réalité un besoin d'en multiplier les étoiles.

\*

De la même façon que l'on ment davantage à ceux qui comptent le plus pour nous<sup>1</sup>, l'on marche trop souvent à distance de notre plus belle avenue, pour s'assurer de ne pas l'abîmer ni s'y abîmer.

Et l'on se perd dans un réseau de sombres ruelles...

Et ce fragment se perdra dans le réseau de cette préface...

De la même façon que l'on pense davantage à des futilités qu'à ce qui compte réellement pour nous, cette préface marchera trop souvent à distance d'elle-même, et de ce fait se cassera régulièrement la face dans le rêve d'être au moins la mise en abyme d'un livre de rêve.

\*

...monter comme montent les volutes du sens entre les cigarettes de mots comme montent les volutes de mots entre les cigarettes du sens comme monte la sève vers les feuilles blanches de cette préface à venir et pourtant déjà consumée...

Des cendres pour postface.

---

1. Mais est-ce réellement le cas ? En vérité je n'en sais rien. De la même façon que l'on ment davantage à ceux qui comptent le plus pour nous<sup>1</sup>, je vais affirmer ici, en ce texte qui compte beaucoup pour moi, au risque de l'abîmer et de m'y abîmer, que si, c'est réellement le cas, que je le sais avec certitude. Et cette préface se perdra dans un réseau de doutes...

## la

Il manque toujours un livre sur les rayons des librairies. Il manque toujours un rayon sur les soleils des librairies. Fragment d'obscurité promettant de contenir salutairement toutes les lumières. Je repars parfois avec quelques légers trésors, je repars toujours avec une lourde absence. Trop lourde. Alors j'écris. Je cours après cette impossible présence. Même épuisé, même sans y croire, je cours, le poids de l'absence m'enfonçant dans le sol au moindre arrêt. Écrire ou être enterré vivant. M'enfoncer dans les mots ou m'enfoncer dans la terre, je n'ai pas d'autre alternative. Lire, pour vivre, écrire, pour survivre. Écrire le livre qui n'existe pas, le seul vraiment digne d'être lu, celui qui me hante, celui qu'en rêve je hante.

*(Quelque part par là, mon frère qui n'existe plus, et dont l'absence existe trop. Écrire cela. Voilà.)*

Écrire donc le livre qui n'existe pas. Donner de l'existence à ce livre pour qu'il arrête de sans cesse m'en dérober. Peut-être faudrait-il que je fraternise avec l'absence. Ou mieux, que je fasse l'amour avec l'absence. Mais c'est infaisable. Lire m'est un grand plaisir, écrire m'est une grande souffrance, mais ne pas écrire m'est une souffrance bien pire : me faire violer par l'absence. M'enfoncer dans les mots ou me faire défoncer par leur absence, je n'ai pas d'autre alternative. Lire m'est un bonheur, mais un bonheur frustré, écrire m'est une nécessité, mais une nécessité inutile. Le livre qui n'existe pas, par essence, n'existe pas. Finir un livre n'est qu'un accident, voire un grave accident, un livre existant n'étant qu'un livre de plus, un livre qui n'a désespérément plus rien à voir avec celui après lequel je cours. Alors recommencer. L'écrivain véritable est celui qui fait, non pas un livre de plus, mais le livre qui manque ; il n'y a pas d'écrivain véritable. Alors écrire. Juste écrire. Écrire. En vain bien sûr. Courir. En vain toujours. Courir après ce fragment de lumière promettant de contenir fermement toutes mes obscu-

rités. (Que me manque-t-il pour n'être pas capable de terrasser ce ridicule idéalisme ?) Que manquera-t-il à ce livre pour n'être pas, enfin, celui qui manque ?

\*

M'immerger dans mon écriture, pour fuir le monde, et pour virtuellement le refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir le monde par mon écriture est, mon écriture étant partie intégrante du monde, totalement incohérent,

et m'immerger dans le monde, pour fuir mon écriture, et pour amasser les forces me permettant de la refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir l'écriture par le monde est, le monde n'étant perçu par tout être conscient qu'en tant qu'écriture signifiante et non amas de phénomènes, totalement incohérent,

mais m'immerger aussi dans le fait que le quatrième fragment de ce texte ne contredit pas réellement le troisième, l'un parlant de *fuir mon écriture* et l'autre de *fuir l'écriture*, m'immerger donc dans l'incohérence du « *mais* » débutant le quatrième fragment de ce texte, et m'imaginer en train d'émerger hors de ce texte, de fuir mon écriture en m'immergeant dans le monde, et d'y amasser les forces me permettant de refaire ce quatrième fragment,

et m'immerger dans ma méta-écriture, pour fuir mon écriture et ma lutte incessante et épuisante contre sa lutte incessante et épuisante contre elle-même pour se faire et se défaire et se refaire,

mais m'immerger aussi dans le fait que fuir mon écriture par ma métaécriture est, ma métaécriture étant partie intégrante de mon écriture, totalement incohérent.

Et m'immerger dans « *m'immerger* », pour enfin cesser de toujours fuir, mais m'immerger

aussi dans « *m'immerger dans* « *m'immerger* » »  
(*m'immerger* donc là où « *m'immerger* » est  
séparé de « *m'immerger* » par un « *dans* », *m'im-*  
*merger* donc là où l'intériorité sépare toute  
chose d'avec elle-même, où la béance n'est pas  
suturée, où tout fuit, tout, vraiment tout, il n'y  
a rien à faire...), pour fuir de nouveau.

\*

*État géopolitique du texte ci-dessous :*

Tension entre ses sept phrases. Tension entre ses différentes familles grammaticales. Tension entre ses différents champs lexicaux. (Tension entre l'intérieur et l'extérieur de cette parenthèse dont la seule raison d'être est qu'il y ait tension entre son intérieur et son extérieur). Tension entre l'utilité ontologique et l'inutilité pragmatique et l'utilité pragmatique et l'inutilité ontologique de cette phrase-ci. Incapacité à remplacer le mot « *tension* » par le mot « *synergie* ». Mon écriture n'arrive pas, malgré ses efforts, à être moins bête que le monde...

\*

La vie parfois me blesse, et la page saigne, et l'hémoglobine de l'indicible s'écoule, et la fatigue du dicible s'étale pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me blesse, et que la page saigne, et que l'hémoglobine de l'indicible s'écoule, et que la fatigue du dicible s'étale pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me soigne, mais que la page saigne toujours et depuis toujours, et que l'hémoglobine de l'indicible s'écoule toujours et depuis toujours, et que la fatigue du dicible s'étale toujours et depuis toujours et peut-être à jamais pour n'inscrire rien d'autre que la vie parfois me pense, mais que la page au fond ne panse rien, et, sous de multiples variantes, que l'hémoglobine de l'homophonie *penselpanse* au fond s'écoule dans le rien, et, sous de multiples variantes, que la fatigue de ce texte au fond s'étale pour rien.

\*

Respirer dans ma respiration  
et étouffer dans cette boucle,  
et respirer alors ma respiration  
et étouffer cette boucle dans le  
« *Respirer dans ma respiration  
et étouffer dans cette boucle,  
et respirer alors ma respiration  
et étouffer cette boucle dans le*  
« Respirer dans ma respiration... » »...

Et respirer dans le paragraphe ci-dessus  
et étouffer dans ses boucles,  
et respirer alors le paragraphe ci-dessus  
et étouffer ses boucles dans le  
« *Et respirer dans le paragraphe ci-dessus  
et étouffer dans ses boucles,  
et respirer alors le paragraphe ci-dessus  
et étouffer ses boucles dans le*  
« Et respirer dans le paragraphe ci-dessus... » »...

Et respirer dans les deux paragraphes ci-dessus, et étouffer dans leurs boucles, et respirer alors les deux paragraphes ci-dessus (les respirer à plein autotélisme, les respirer au point d'y transférer ma respiration, les respirer au point que mon inspiration et mon expiration deviennent leurs boucles, [...], les respirer au point que leurs boucles deviennent mon inspiration poétique jusqu'à ma future expiration, les respirer au point qu'ils me transfèrent leur abstraite et donc inaltérable respiration, y respirer l'autotélisme à plein *en-soi*) et respirer alors véritablement, et étouffer l'étouffement, et respirer dans la vérité...



Et respirer dans la vérité  
et étouffer dans ce mensongerreur,  
et respirer alors le mot « *vérité* »  
et étouffer ce mensongerreur dans le  
« *Et respirer dans la vérité*  
*et étouffer dans ce mensongerreur,*  
*et respirer alors le mot « vérité »*  
*et étouffer ce mensongerreur dans le*  
« Et respirer dans la vérité... » »...

\*

Mes murs sont fins comme du papier. Écrire beaucoup. Le mépris de la quantité au profit de la qualité, au-delà du simple bon sens qui fait jeter dans l'inutile toutes les pages inutiles, a quelque chose à voir avec le mépris de l'existence au profit de l'essence, qui a quelque chose à voir avec le mépris du corps au profit de l'âme, et je ne crois pas à l'essence, ni même en la profondeur du concept d'essentiel, et je ne crois pas à l'âme, ni même en la profondeur de la dichotomie *corps/esprit*. Alors j'écris beaucoup ; et mes murs sont complexes comme du papier froissé. Et j'écris beaucoup ; et je jette mon existence dans l'inessentiel. Et j'écris beaucoup ; et je me jette corps et âme dans l'inutile. Et j'écris « *beaucoup* » ; et il m'est utile d'avoir *beaucoup* de murs pour que tienne mon toit.

Un jour peut-être réussirai-je à n'avoir besoin, en guise de toit, que du ciel...

\*

Et je ne crois en rien, pas même en l'écriture, mais bizarrement l'écriture croît en moi, elle s'accroche<sup>1</sup>, alors je lui donne – *et m'en débarrasse du même coup* – l'illusion qu'elle attend : un auteur.

---

1. Et je ne crois en rien, pas même en l'écriture, mais bizarrement l'écriture croît en moi, et ses branches se prolongent hors de moi, et je m'y accroche.



\*

Cette phrase, bien sûr naïve, croit en moi au moment où je l'écris, mais, ayant eu le temps de mûrir lors du processus éditorial, probablement est-elle déjà lucide au moment où vous la lisez.

\*

Et je ne crois en rien, pas même en l'écriture... Mais j'écris... J'écris... J'écris... Peut-être est-ce parce que j'ai l'impression, par la déréalisation que les signifiés infligent aux phénomènes et par la déréalisation que les signifiants infligent aux signifiés et par la déréalisation que les blancs qui les entourent infligent aux signifiants, que l'écriture elle non plus ne croit en rien, que son errance comprend la mienne, qu'en ce désert je ne suis pas seul... Et j'écris... J'écris par exemple que je ne crois en rien, pas même en l'écriture... J'écris... Et je crois que mon écriture porte avec dévouement sur ses épaules le trop épuisé J' de « *J'écris* »...

\*

Cette phrase, bien sûr naïve, croit pouvoir réconcilier, dans le texte précédent, le « *Et je ne crois en rien, pas même en l'écriture...* » du début avec le « *Et je crois que mon écriture porte avec dévouement sur ses épaules le trop épuisé J' de « J'écris »...* » de la fin, elle croit pouvoir éteindre l'incendie de cette contradiction,

mais non, bien sûr que non, elle n'éteint rien,

et même ajoute un autre foyer incendiaire par la contradiction entre sa croyance en le fait de pouvoir éteindre l'incendie de la contradiction du texte précédent et sa lucidité sur le fait qu'elle n'éteint rien,



et même ajoute un autre foyer incendiaire par la contradiction entre sa croyance en le fait que ces contradictions constituent des incendies et sa lucidité présentement exprimée sur le fait qu'il ne s'agit en réalité aucunement d'incendies mais de pauvres flammes qui d'elles-mêmes s'éteignent contre le bloc ignifugé de ma croyance en le fait de ne croire en rien,

et même ajoute un autre foyer incendiaire par la contradiction qui brûle à l'intérieur du syntagme « *ma croyance en le fait de ne croire en rien* »,

et même ajoute un autre foyer incendiaire par la contradiction entre sa croyance en le fait que ces contradictions constituent des incendies et sa lucidité présentement réexprimée sur le fait qu'il ne s'agit en réalité aucunement d'incendies mais de pauvres flammes qui d'elles-mêmes s'éteignent contre le bloc ignifugé de ma croyance en le fait de ne croire en rien,

et finalement s'éteint dans le triste constat que son feu ne m'a même pas, ne serait-ce qu'un peu, réchauffé ni éclairé,

mais  
cette extinction, bien sûr naïve, croit pouvoir me réconcilier avec ce constat d'échec.

\*

*Et je ne crois en rien*

, pas même en l'écriture de ce texte qui sans doute aurait dû comporter au moins un milliard de signes pour véritablement expliquer pourquoi je ne crois en rien, pas même en l'écriture de ce texte qui en conséquence ne restera qu'au stade d'ébauche pour illustrer que je ne crois en rien, pas même en l'écriture de cette ébauche qui sans doute aurait dû ne pas dépasser

*les dix-sept signes*

...

\*

J'aimerais contempler le réel, mais ma contemplation n'est qu'une construction mentale...

J'aimerais au moins contempler ma construction mentale, mais ma contemplation ne peut s'ouvrir à trois cent soixante degrés...

J'aimerais écrire plus loin que mon écriture...

J'aimerais écrire réellement, mais le « *réellement* » n'est qu'une construction conceptuelle...

J'aimerais au moins finir ce texte, mais mon « *j'aimerais* » ne peut s'empêcher de s'ouvrir à trois cent soixante degrés et par cela d'écraser toute possibilité de finir...

Et j'aimerais contempler le réel, mais ma contemplation n'est qu'une construction mentale...  
Et j'aimerais au moins contempler ma construction mentale, mais ma contemplation ne peut s'ouvrir à trois cent soixante degrés...

Et j'aimerais écrire plus loin que mon écriture...

Et j'aimerais écrire réellement, mais le « *réellement* » n'est qu'une construction conceptuelle...  
Et j'aimerais au moins finir ce texte, mais mon « *j'aimerais* » ne peut s'empêcher de s'ouvrir à trois cent soixante degrés et par cela d'écraser toute possibilité de finir...

Et j'aimerais contempler le réel, mais ma contemplation n'est qu'une construction mentale...  
[...]

\*

*Cette phrase résume l'univers, et, de plus, se déclarant extérieure à l'univers, elle permet, au-delà de le résumer, de l'embrasser.*

Que m'apporte réellement cette première phrase ?

En quoi sa niaiserie prétentieuse est-elle réellement un gain métaphysique ?

Mais en quoi la métaphysique est-elle réellement autre chose qu'une niaiserie prétentieuse ?

Et en quoi son audace propositionnelle est-elle réellement un gain poétique ?

Mais en quoi la poésie est-elle réellement compatible avec la notion de *réellement* ?

Alors, que m'apporte réellement cette première phrase ?

Cette première phrase résume mon univers d'écrivain, et c'est très pratique, et, de plus, devenant extérieure à moi par l'ampleur débordante de son fantasme performatif, elle permet, au-delà de le résumer, de l'embrasser chaleureusement, et ça fait du bien...

\*

Quel est mon degré d'adhésion à ce que j'écris en ce moment ?

Et qu'est-ce que réellement j'entends par le *mon* de « *mon degré d'adhésion* » et par le *j'* de « *j'écris* » ?

Mais surtout y a-t-il réellement quelque chose à entendre ?

Quel est mon degré de paralysie après ces questions ?

Et qu'est-ce que réellement ce silence qui enfle sous ces mots ?

Mais surtout y a-t-il réellement un *il y a réellement* ?

Quel est mon degré d'adhésion à ce que j'écris en ce moment ?

\*

D'un texte émerge bien plus qu'un sujet. Sa première phrase est le sujet principal de ce texte. Et le sujet de sa deuxième phrase est douteux.

Tellement de sujets en ce texte, en tout texte, que je m'y perds dès que je m'y trouve. Et tellement d'autres choses que des sujets en tout texte, en ce texte, « *ses frôlements de pensée et de soir*<sup>1</sup> », que mes mains tremblent sur le clavier. Écrire est pour moi frayer entre ce que je sais et ce que je ne sais pas, et même, plus profondément, entre ce que je sais ne pas savoir et ce que je sais sans le savoir. Écrire est la tension réciproque entre creuser la faille et combler la faille entre plusieurs tensions réciproques. Écrire est

---

1. *Mimique*, Stéphane Mallarmé.

pour moi frayer entre ce qui vient de moi et ce qui vient de plus loin que moi, et même, plus précisément, entre ce qui vient de ce que la civilisation a structuré de ma singularité et ce qui vient de ce que ma singularité a filtré de la civilisation. Tellement d'autres choses que des sujets en tout texte, en ce texte, « *envol tacite d'abstraction*<sup>1</sup> », que mes mains n'en finissent pas de trembler sur le clavier. Et tellement de sujets, d'êtres pensants, à l'origine de ce texte, de tous mes textes, que je me perds dès que je me retrouve.

Un texte émerge de bien plus que d'un sujet. Je suis le sujet principal d'où émerge ce texte, un être pensant qui se demande s'il est vraiment le sujet principal d'où émerge ce texte, un être pensant qui n'en finit pas de penser le rapport d'émergence entre son être et sa pensée, un être pensant qui voit les mains de l'humanité trembler elles aussi sur ce clavier. Et le sujet de l'avant-dernière phrase est douteux.

\*

Deux niveaux d'indécision, un au-dessous de la décision, qui fait chuter la décision dans le gouffre sans fond de confusion où s'écroule toute terre ferme,

et un au-dessus de la décision, qui tente d'écraser la décision sous le poids gigantesque du labyrinthe causal dont elle résulte – *qui tente d'écraser l'ontologie de l'effraction décisionnelle sous l'ontologie de sa logique close, qui tente d'écraser la liberté que la décision implique sous l'absence de liberté que l'univers implique...* – et qui chute ainsi sans fin au-dessus de la décision dans le gouffre sans fond de confusion où s'écroule toute terre ferme.

La phrase du dessous, c'est-à-dire celle-ci, fait chuter ce texte dans le gouffre sans fond de tout ce qui m'échappe,  
et la phrase  
du dessus tente d'écraser ce texte sous le poids gigantesque de

---

1. *Le mystère dans les lettres*, Stéphane Mallarmé.

tout ce qui m'échappe – *mais peut-être que cette incise tentera de faire une incision à vif dans la chair de tout ce qui m'échappe, peut-être...* – et chute ainsi sans fin au-dessus de ce texte dans le gouffre sans fond de tout ce qui m'échappe.

\*

J'aimerais que seule ma liberté, plume baladée au vent d'elle-même, légèreté de son concept même, écrive ce texte. Mais non, c'est moi, entièrement moi, lourdement moi, moi dans toute la lourdeur de ma structuration psychique, moi dans toute la lourdeur de ma biologie, moi sous toute la lourdeur de l'humanité, moi sous toute la lourdeur de l'Histoire du vivant et de l'univers, c'est moi en tant que pesanteur qui, sur cette page passant comme le temps, imprime des traces, des lignes, ces quelques lignes, ces lignes horizontales, tellement horizontales. Rien n'y décolle. Les mots au ras de la page.

Mais donc, devant ce constat, pourquoi est-ce que je m'acharne à écrire ce texte ? Peut-être simplement pour le poids de ce « *pourquoi* » qui, comprenant qu'il n'aura pas de réponse, devient au fil de cette phrase plus léger que lui-même, devient léger au point que cette phrase finisse par dire que j'**ai le** choix de ne pas écrire ce texte. Oui, embryon de verticalité, j'**ai le** choix. Et ces deux **ailles** permettent alors que s'envole, dans le ciel de tout ce dont « *ciel* » est métaphore, avec un air de liberté, ce texte.

\*

Étant enserré dans les chaînes causales des particules élémentaires qui me constituent, la seule conscience de l'existence de ma liberté qu'il m'est *possible* d'avoir est la sombre inconscience de l'inexistence de ma liberté ; et pourtant, dépassant (par le mouvement poétique de ce texte) la dimension restreinte de ce « *possible* » et atteignant l'infinie dimension de l'*impossible* et la trouble dimension du *devenir* qui lui est intimement liée, ma conscience de l'existence de ma liberté devient (par ce mouvement poétique interminable où en vérité jamais

rien ne devient) ma claire conscience de l'inexistence de ma liberté.

Mouvement poétique interminable.

Étant enserré dans les chaînes logiques qui constituent ce texte, la seule liberté d'écriture qu'il m'est *possible* d'avoir y est l'écriture de l'inexistence de ma liberté d'écriture ; et pourtant, dépassant (par le mouvement poétique de ce texte) la dimension restreinte de ce « *possible* » et atteignant l'infinie dimension de l'*impossible* et la trouble dimension du *devenir* qui lui est intimement liée, ma liberté d'écriture devient (par ce mouvement poétique interminable où en vérité jamais rien ne devient) l'écriture présente de l'existence de ma liberté d'écriture.

Mouvement poétique interminable.

N'étant plus, à la fin de ce texte, par son mouvement poétique, enserré dans aucune chaîne, ma liberté devient, interminablement et en vérité à vide, un devenir.

\*

La fiction de ma liberté est l'œuvre que je m'acharne à écrire, mais fatalement je ne peux la créer librement, juste la recopier docilement à partir – *Ah ! partir...* – de cette fiction qu'est la liberté.

\*

Ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre.

Quelqu'un, venant d'un futur lointain, époque où le voyage temporel est enfin possible, m'apportera un livre dont je suis l'auteur, mon seul livre qui aura survécu jusqu'à son époque, mon chef-d'œuvre, un livre que je n'aurai bien sûr pas encore écrit. Je le recopierai et le porterai à mon éditeur : le livre dont je ne cesse de rêver, ou du moins de rêver d'être en mesure un jour de le rêver, sera, enfin, là. Mais je ne l'aurai jamais écrit, je



n'aurai fait que le recopier. Personne ne l'aura écrit. Seule une boucle temporelle en sera à l'origine. Et c'est sans doute pour cela que ce livre sera un chef-d'œuvre.

Cette scène au futur m'apporte le corps de ce texte, peut-être le seul texte qui survivra à ce livre, un texte que j'ai longtemps rêvé par le passé, et que je suis à présent en train d'écrire. En réalité non, je ne suis pas en train de l'écrire, mais de le recopier du modèle qui est gravé sur l'épaisseur de mon rêve. Non, c'est vrai, c'est désespérément vrai, je ne l'écris pas, simplement le recopie approximativement, dans un présent surchargé d'approximations, avec l'outil d'une existence qui n'est qu'une approximation. Personne, précisément, ne l'écrit. Seule une boucle temporelle, car le futur de cette scène est le présent de mon rêve qui est le futur de cette scène qui est le passé de mon rêve qui est le futur de cette scène qui est le présent de mon rêve qui est le futur de cette scène, en est à l'origine. Et c'est sans doute pour cela que ce texte sera enclavé dans la répétitive répétition de son début.

Ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre de ne pas croire que je suis libre.

\*

Je suis en interaction avec des phénomènes extérieurs à moi, et ils structurent continuellement mon « *Je suis en interaction avec des phénomènes extérieurs à moi, et ils structurent continuellement mon « Je suis »* », et ils déstructurent ainsi continuellement la dichotomie *intérieur/extérieur*,

et je suis en interaction avec cette idée, à la fois intérieure et extérieure à moi, et qui s'extériorise présentement dans l'écriture de ce texte,

et je suis en même temps en interaction avec l'idée de l'écriture de ce texte, intérieure à moi, et qui s'extériorise présentement dans l'écriture de ce texte, et je suis en même temps en interaction avec l'idée de l'idée de l'écriture de ce texte, intérieure à moi, et qui s'extériorise

rise présentement dans l'écriture de ce texte, et je suis en même temps en interaction avec l'idée de l'idée de l'idée de l'écriture de ce texte, intérieure à moi, et qui s'extériorise présentement dans l'impossibilité de poursuivre ce texte,

ce texte qui se poursuivra malgré tout un peu, porté par sa logique, une logique à la fois intérieure et extérieure à moi,

et je ne sais pas trop quoi faire de mon éloignement – *loin à l'extérieur, mais aussi loin à l'intérieur, mais aussi loin de la dichotomie* intérieur/extérieur – d'avec ce texte, et je ne sais pas trop quoi faire de mon interaction avec cet éloignement, et je ne sais pas trop quoi faire...

\*

Comment se laisser simplement aller à rêver à cette question si complexe qu'est ce « *comment se laisser simplement aller à rêver à cette question si complexe qu'est ce* » comment se laisser simplement aller » ?... Mes doigts s'arrêtent sur le clavier. Ce qui s'écrit là n'est pas réellement écrit ni réellement là. Un appel de lumière traverse la fenêtre. Je l'ouvre. Le murmure de la rue me murmure de me laisser simplement aller. Je m'ouvre. Un écho de lumière traverse mon être. Ce qui s'écrit là est véritablement écrit et véritablement là. Mes doigts composent la musique de ces mots. Se laisser simplement aller à rêver à cette réponse si simple qu'est ce « *se laisser simplement aller à rêver à cette réponse si simple qu'est ce* » se laisser simplement aller » ...

\*

Se promener sur ce début de phrase-ci

ci  
ci  
si  
ci  
ci  
s'y enliser.

\*

Il faut concevoir, oui concevoir, se reproduire, viser l'éternité, concevoir le système écrivain-écriture comme une dynamique d'autofécondation et d'autoaccouchement, oui viser l'éternité, se reproduire, concevoir, mais il y a de l'inconcevable là-dedans...

Une sorte de stérilité consubstantielle.

Une stérilité qui m'enferme.

Comment, restant dans les limites de la page, jaillir hors de sa blancheur ?

Ce livre est un utérus en train de naître de mon cerveau, et la délivrance est difficile, un utérus duquel mon cerveau est en train de naître, et la délivrance est difficile.

\*

Bien sûr que je ne suis pas à la hauteur de mon œuvre. Il est impossible que je puisse l'écrire. Et je n'écris qu'avec cette impossibilité.

## **forme**

Le réel est un livre que l'on lit, la vie un livre que l'on écrit. Et il n'y a incompréhensiblement qu'un seul livre. Et nul ne sait véritablement lire, et nul véritablement écrire...

\*